

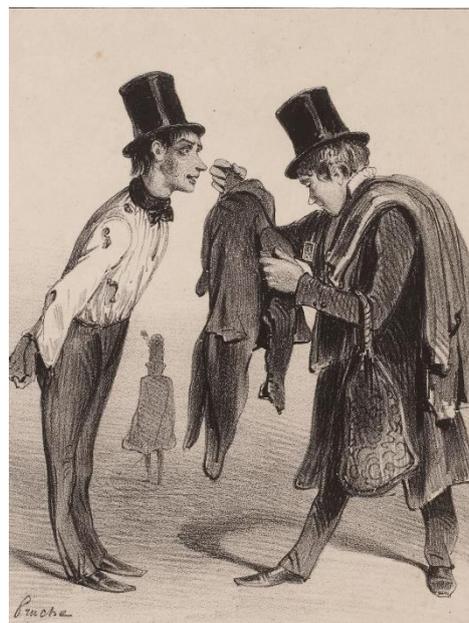
Modes populaires ou vêtements du peuple : dans les usines de La Villette, sur les pentes de Belleville ou au cœur de la ville, quels sont les vêtements portés par le petit peuple parisien au 19^e siècle ? Entre les acteurs de la Révolution et les communards de 1871, c'est Victor Hugo qui construit le mythe du peuple, à la fois héroïque et repoussant. Comme pour les autres classes sociales - parmi divers éléments d'identification - son allure vestimentaire joue un rôle essentiel. Car, point de contact entre la société, l'individu et les pratiques sociales ; le vêtement raconte les normes et leurs transgressions.

Quelle est la garde-robe de la classe ouvrière à la fin 19^e s. ?

La base pour la femme ; pièces de linge comme le corset et la chemise, jupon, tablier, fichu et bas. Pour son compagnon ; pantalon, blouse de travail et sabots. C'est un marché de seconde main qui alimente cette garde-robe populaire et les fripiers proposent les éléments de l'identité ouvrière : blouses, pantalons, guêtres, bourgerons (blouses en grosse toile), camisoles, mouchoirs et vêtements professionnels.

Avant d'être une métaphore, retourner un vêtement est un acte pratique, encore courant au 19^e siècle. « Faire retourner un habit » est une opération, proposée par tous les tailleurs qui font la « remise à neuf et au goût du jour ». Elle consiste à démonter le vêtement et à le remonter à l'envers afin de récupérer la surface protégée par la doublure et qui n'est ni usée, ni délavée par les lessives et les pluies, ni fanée par la lumière. On retourne autant que l'on retaille, dégraisse et reteint – notamment le fragile noir – et on rhabille éventuellement de rubans, boutons, galons... On compte à Paris en 1829 « 394 teinturiers dégraisseurs » employant près de 1 200 ouvriers.

*Le marchand d'habits - C. Pruche *Un fripier retourne une veste pour la céder à un client-fripiér. « Ah! mon brave, par le temps qui court on n'estime pas grand-chose les habits retournés... ça ne cache jamais que de la misère. »*



tableaux consacrée aux joueurs de cartes. Il mobilisa comme modèles les commis de ferme de la propriété familiale, près d'Aix-en-Provence. La blouse bleue portée par l'homme de droite n'est probablement pas une blouse ouvrière mais elle signale l'appartenance populaire des protagonistes.

Les charpentiers avaient gardé la veste et le large pantalon de velours – le *largeot* –, complétés par une ceinture de flanelle, rouge ou bleue, le costume des terrassiers était très proche : pantalon de velours, ceinture rouge, cotte et chapeau de feutre. *Jules Dalou – Etude d'un terrassier – vers 1900 - Pt Palais

Un marqueur fort, la spécialisation des vêtements professionnels

Au fur et à mesure que le 19^e siècle avance, on remarque une spécialisation des vêtements professionnels. Dans le Paris de Zola, on reconnaissait « les serruriers à leur bourgeron bleu, les maçons à leur cotte blanche, les peintres à leurs paletots sous lesquels de longues blouses passaient » *L'Assommoir*. *Les joueurs de cartes – 1890-92 – Cézanne – Met.m, NY De 1890 à 1896, Cézanne – ami d'enfance de Zola – se lança dans la production d'une ambitieuse série de





*Une serveuse chez Duval – 1875 – Renoir - Met.m, NY Renoir dépeint une serveuse qui travaillait dans l'un des nombreux restaurants parisiens établis par un boucher nommé Duval. Un guide Baedeker de 1881 décrit ces *Établissements de Bouillon* comme offrant un menu limité et abordable aux clients « servis par des femmes, sobrement vêtues et ressemblant à des sœurs de charité ». Renoir donnait à son beau modèle une grâce sans artifice. Comme il l'a dit un jour, « *j'aime mieux peindre quand ça a l'air éternel sans m'en vanter : une éternité quotidienne, réveillée au coin de la rue : une servante s'arrêtant un instant en récurant une casserole et devenant Junon sur l'Olympe.* »

La blouse ouvrière Elle est née avec le siècle. Ni les ouvriers des planches de l'*Encyclopédie*, ni les crieurs des rues ne portaient de blouses. Dès les années 1830, la blouse bleue devient emblématique tout comme le foulard et la casquette.

Sa révélation la plus éclatante est celle d'une des figures du tableau de *Delacroix, La Liberté guidant le peuple (Louvre). Il s'agit de l'homme à terre, le seul protagoniste du tableau qui contemple l'apparition de la guerrière brandissant le drapeau aux trois couleurs que l'on retrouve dans la teinte de ses habits : une blouse bleue, retroussée ce qu'il faut pour laisser voir sa chemise blanche, et une ceinture rouge.



Après 1830, la blouse devint un repère : désormais, on la voyait, on la nommait. La police et la justice, lancées dans la répression des troubles et des attentats qui jalonnèrent la monarchie de Juillet, ne manquaient jamais de mentionner le port de la blouse chez tel ou tel individu mis en cause pour souligner qu'on avait bien affaire à un ouvrier, individu dangereux. Dans la guerre de rue, « les habits » désignaient les bourgeois démocrates ou socialistes, qui épousaient la cause ouvrière et retournaient les pavés avec les blouses. Le port *continuel* de la blouse, au travail et à la ville, pouvait avoir deux significations : la misère ou bien la fierté.

Le vêtement de travail à l'usine se généralise à la fin du 19e siècle. Il s'agit au début d'une blouse avec une ceinture qui protège des salissures puis d'une veste avec un pantalon et souvent des poches pour porter des outils. La fin du siècle signe bien souvent la disparition de la blouse, notamment en dehors des temps travaillés. Désormais, une mise « correcte » au sortir du travail suppose, sur place, un changement de vêtement. Les grandes usines à gaz de Paris, depuis le Second Empire, étaient dotées d'un « lavoir des ouvriers » où ils pouvaient aussi déposer leurs habits.

Un fournisseur réputé, boulevard de la Villette En 1905, Henri Honnet, employé de commerce, décide d'ouvrir sa propre boutique de vêtements spécialisés dans les tenues de travail et s'installe, stratégiquement au 210 boulevard de la Villette : dans un quartier populaire et industriel, face au métro aérien ce qui lui offre une belle visibilité. La maison revend mais fabrique aussi et se positionne sur un créneau qualitatif en fabriquant vestes et tabliers de manière artisanale. Un positionnement haut de gamme qui lui valut de devenir le fournisseur de maisons réputées comme la salle des ventes Drouot qui y fera fabriquer les vestes de ses *Savoyards*.

Les *Cols Rouges* sont les membres qui composaient l'Union des Commissaires de l'Hôtel des Ventes (UCHV), union créée en 1834. Ils étaient également connus sous les appellations de *collets rouges* ou de *Savoyards*. Ils devaient leur surnom au col rouge de leur veste noire, sur laquelle était brodé en or leur numéro. Ils avaient tous un parent originaire de Savoie ou de Haute-Savoie. Les manutentionnaires ont toujours été au nombre de 109. Chacun revendant son numéro à son successeur, qui devait justifier d'origines savoyardes et être adoubé par ses pairs. L'histoire de cette corporation, singulière car sans hiérarchie et doté d'un sens aigu de l'entraide, s'est poursuivie jusqu'aux années 2000, jusqu'à ce qu'un véritable trafic d'œuvres d'art soit mis au jour et sonne le glas de l'activité des *Cols Rouges*.



La mode selon les princesses du trottoir Lorsqu'il s'installe à Paris en 1896, Kupka est fasciné par les "gigolettes" (prostituées), et leur style bien particulier. Il leur consacre en 1908 toute une série de peintures, influencées par le fauvisme et les couleurs pures ; deux le retiennent particulièrement, le rouge et le jaune. Ces couleurs occupent encore une place particulière dans la symbolique au tournant du siècle. Le jaune demeure une couleur mal aimée : teint jaune, fièvre jaune, jaune des briseurs de grèves et celle des activités douteuses, traîtres, malsaines. Le rouge et le jaune ont souvent été les couleurs discriminantes des juifs et des prostituées. * Gigolettes - 1909-1910 - František Kupka - Prague, Národní galerie v Praze